

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

ON S'ABONNE chez
MM. FABRE et LE-
PROTON, Libraires, et
au Bureau du Journal, à
Montreal.

MELANGES RELIGIEUX.

—o—
RECUEIL PÉRIODIQUE.

PRIX D'ABONNE-
MENT, quatre piastres
pour l'année, cinq pias-
tres, par la poste, pay-
ables d'avance.

VOL. 4. MONTREAL, VENDREDI, 2 SEPTEMBRE 1842. No. 19.

DEFENSE DES CONGREGATION RELIGIEUSES.

Nous allons faire connaître au lecteur par quelques extraits la brochure que vient de publier M. Martin Doisy en réponse aux discours de M. Isambert contre les congrégations religieuses (1) En voici la conclusion :

Quoi, les sœurs ne sont pas de ce temps-ci, et elles sont 25,000! Les communautés enseignantes et hospitalières ne sont pas de notre époque, et notre époque trouve 15,000 sœurs dans ses hôpitaux, et notre ministre de l'instruction publique en compte plus de 10,000 dans l'enseignement primaire! Depuis quand un fait qui se produit n'est-il plus un fait? Dans les hôpitaux, qui les y a mises? le clergé? non, c'est l'administration. Dans l'enseignement, qui les y a mises? le clergé? ce sont les communes pour la moitié et plus. Et comment s'y serait pris le clergé pour fournir aux 5,000 sœurs enseignantes qui se livrent à l'instruction privée en dehors des communes, mais toujours sous l'aide de l'Université, pour leur fournir les maisons où elles vivent en communauté, les écoles où elle enseignent l'enfance! Le clergé ne possède rien. Ne voyez-vous pas que si les congrégations existent, c'est qu'un million de bourses se sont ouvertes pour les faire surgir, et que leur raison d'existence est implantée profondément dans notre société française. C'est là, n'est-ce pas, ce dont vous vous plaignez, ce qui vous fait bondir sur votre banc, et vous pousse à la tribune une fois l'an. Ah! vous avez beau faire, Monsieur, on n'empêche pas une terre de produire de ses fruits. Les sœurs enseignantes et hospitalières ne sont pas des produits factices, ce sont des produits spontanés et vivaces de la terre de France. La terreur les abat, les foule à ses pieds, et leur mille épis rejouissent du sol plus pleins et plus mûrs. Le christianisme, et, avec lui, et, comme lui, tout ce qui s'épanuit de son riche sein, est accoutumé à la persécution, mais ne meurt pas. Les Néron petits et grands, ont rencontré des Constantin. Calvin s'est heurté à Bossuet. Le protestantisme avait lui à peine en France, qu'il s'est éclipé devant les merveilles de l'éloquence de la chaire et devant les vertus de Fénelon. Les sarcasmes du dix-huitième siècle et les massacres de septembre n'ont abouti qu'à la résurrection glorieuse du clergé de France, auquel un soldat, un fils de la république a tendu la main.

De la persécution contre les sœurs hospitalières n'en espérez rien.

Les persécuter d'ailleurs! Et de quel droit, Monsieur les persécuteriez-vous? Les associations religieuses ne sont-elles pas de la France comme vous? ne sont-elles pas chez elles, en France, comme vous? n'ont-elles pas leur droit au soleil, comme vous? Qu'on les abandonne, dites-vous, à elles-mêmes; mais c'est ce qu'on a fait, et elles sont nées telles que vous les voyez. Mais on les emploie; oui, comme on emploie le blé et le vin de France, que Dieu

donne. La charité d'un million de bourses leur est ouverte ; il est juste, mais il est beau que ce soit de la charité qu'elles naissent, puisqu'elles ne vivent que pour la charité. Leur résurrection en 1800, leur plus grand développement depuis 1830, et cela, malgré vos préjugés rétrogrades, est ce qui vous indigné et ce qui nous confond, nous, d'admiration. Leur existence est un miracle de la Providence qu'il faut bien que vous acceptiez, et qu'il nous semble qu'il faut bénir. Vous dites que la Restauration les a suscitées ; nous disons que ce serait plutôt l'empire, si ce n'était pas une inspiration de l'Évangile, de l'Évangile qui n'est rien moins que la meilleure fortune de toute morale sociale, de même que le christianisme renferme la meilleure explication de l'humanité.

Les communautés religieuses ne sont pas nées de la Restauration ; elles sont dans les mœurs de notre gouvernement, aussi bien qu'elles furent dans celles de l'Empire. Rien ne répugnait dans la constitution de 1789, et rien n'y répugne dans la Charte de 1830.

Napoléon s'occupait des sœurs de la charité comme de ses capitaines ; il érigeait à la fois des arcs de triomphe et des congrégations. Il datait de toutes les capitales de l'Europe les décrets qui les constituaient. Les servantes des pauvres, dans la personne de leurs supérieures générales, étaient convoquées par lui en assemblée solennelle, sénat de pieuses filles que son oncle, le cardinal Fesch, et l'impératrice-mère présidaient. La réunion avait lieu dans le palais impérial ; un représentant de Napoléon y portait la parole au nom de son maître. Son discours célébrait le zèle des sœurs, l'amour du bien qui respirait dans chaque ligne de leurs rapports (nous allions presque dire, comme aux États-Généraux, de leurs cahiers), leur généreux oubli d'elles-mêmes, pour ne voir que les intérêts des pauvres, et l'héroïque dévouement qui les portait à regarder comme une grâce de les servir aux dépens de leur repos et de leur vie même. L'orateur vantait leur désintéressement, égal à leur zèle ; il déclarait qu'il n'était pas possible de faire plus de bien à moins de frais, de pratiquer plus de vertus et de prendre peine avec moins d'ostentation, et il terminait ainsi : " Ce qui distingue vos pieuses institutions de toutes les autres, c'est qu'elles sont en même temps les plus utiles et les moins dispendieuses, les plus fécondes en bienfaits et les moins à charge à l'État. " Il n'y manquait plus que le : " Mesdames, je suis content de vous, " que n'aurait pas manqué d'y joindre l'empereur, s'il avait porté la parole lui-même. " Elles m'ont frappée d'admiration, ajoutait l'impératrice-mère, par leur piété sans exagération, et cette tendresse, véritablement maternelle, qu'elles portent à leurs enfans adoptifs, les pauvres et les malheureux. J'ai reconnu que ces pieuses associations se multipliaient heureusement sur tous les points de l'empire ; que tout le bien qui en résulte pour l'humanité, est incalculable, et que l'État ne saurait leur donner trop d'encouragement. "

Vous voyez, Monsieur, comme il y a loin du système de l'empire au vôtre, et de l'empereur à vous. Deux cent quatre vingt mille francs furent alloués aux sœurs pour frais du premier établissement, et 130,000 francs de secours annuels aux 19 congrégations principales, afin qu'elles puissent élever un plus grand nombre de novices, et fonder ces nouvelles maisons qui sont aujourd'hui, Monsieur, votre désespoir. Le chiffre des congrégations a doublé, dites-vous ? Oui il a doublé, parce que les secours et l'enseignement ont doublé : il a doublé, et l'allocation au budget, a 12,000 fr. près, est resté la même que

celle de l'empire : ainsi, ce n'était pas à la restauration, ce n'était pas à la révolution de juillet qu'il fallait porter vos plaintes. Vos reproches tombaient, non sur M. Martin (du Nord), mais sur Napoléon, bon pour vous répondre.

Les congrégations vous pèsent ; pèsent-elles au pays ? Là est la question. Nous regardons au tour de nous, nous voyons le bien partout, le mal nulle part.

Les congrégations se forment-elles en groupes menaçans sur un ou plusieurs points du territoire ; cherchent-elles à y concentrer leur rayonnement ? C'est le contraire qui arrive, et la statistique en détail ruine l'effet de la statistique en bloc que vous produisez. Je prends au hasard : Les *Sœurs de Notre-Dame* ont 39 maisons, disséminées dans 26 villes, et ces villes sont Auch et Cambrai, Rouen et Strasbourg, Saint Flour et Nancy, Toulouse et Versailles. Les *Sœurs de la Sagesse* ne sont pas moins dispersées. Les Ursulines ont 84 maisons, réparties dans 44 départemens. Les sœurs de Nevers rayonnent dans 25 diocèses, de Bayonne à Beauvais, de Bordeaux au Mans, de Périgueux à Saint-Flour, de Toulouse à Versailles. Les *Dames du Sacré-Cœur* et celles de la *Croix* possèdent des maisons, les unes dans 19, les autres dans 21 départemens. Enfin, les 300 congrégations des Filles de Saint-Vincent de Paul couvrent la France. Et ce qui donne à cette remarque encore plus de portée, c'est que chaque congrégation n'a qu'une maison de noviciat, et que toutes les sœurs partent de la maison-mère, ce qui occasionne de gros frais de déplacement et explique pourquoi la dissémination n'est pas plus grande encore. Tels sont les faits.

Les congrégations ne nuisent donc point politiquement ; jamais conspirations, émeutes, révolutions ne sont nées d'elles et n'en naîtront. Elles ne se vengent point, elles souffrent en attendant des jours meilleurs. C'est pour cela que vous vous sentez le courage de les combattre.

En face de l'administration et pratiquement, les sœurs hospitalières et enseignantes ont leur systèmes ; et qui n'a les siens ? Là où il y a intelligence et discernement, il y a opinion et critique. Entre elle et l'administration, le débat ; du choc jaillira la lumière, et qui voit mieux. Mais dans les congrégations, comme ailleurs, les systèmes suivent l'âge : les jeunes religieuses, comme les jeunes hommes, comme le jeune clergé, diffèrent d'opinion avec du plus âgés qu'eux. Où vous apercevez les cheveux blancs d'un prélat, qui a vu le soleil de 89 se lever, puis s'égarer dans la route, il y a prévention contre eux. Cela est dans la nature humaine, et la merveille n'est pas grande que ces mêmes hommes se soient mépris sur le caractère de la révolution de 1830, à ses premiers jours. Leurs préventions, Monsieur, c'est vous, et deux ou trois de vos pareils, qui les ont fait naître et les fomentent à la chambre. Mais là où sont les jeunes évêques, les jeunes religieuses, le jeune clergé, l'accord se prépare, l'union avec la jeune génération s'établit.

Il y a plus, Monsieur : politiquement, les communautés religieuses, en particulier, ont vu passer sans s'en apercevoir l'Empire et la Restauration. Elles ont pansé les blessés de juillet comme les vétérans de l'Empire, comme elles avaient soigné Molière, sans jamais regarder à l'opinion. Demandez à l'abbé de Lamennais si jamais il s'est passé un jour sans qu'une pieuse sœur allât le visiter sous les verroux. On s'en étonnait devant nous. Pourquoi pas, dit-elle, il est prisonnier et malade. Elle n'était pas jeune pourtant. Elle ajoutait, en parlant de M. de Lamennais, cette parole, trait de génie de la

charité pour le prochain : Je lui ai d'ailleurs tant d'obligation pour son beau commentaire de l'Imitation, que je lis chaque matin pour m'édifier et me fortifier.

On connaît et on a jugé désormais les associations hospitalières et enseignantes dans leurs œuvres, dans leurs règles, dans leur passé. A part leurs œuvres en elles-mêmes humainement, philosophiquement, que valent-elles ? Vous allez voir, Monsieur, qu'en posant ma dernière question ainsi, je serai ramené encore une fois, naturellement, sans effort, à l'idée pratique, aux faits ; à expliquer ce que les associations religieuses réalisent et peuvent réaliser socialement.

Vous aviez confondu à dessein, pour tromper le peuple, les associations hospitalières et enseignantes avec les ordres religieux. Les ordres religieux se perdaient dans la nuit des temps catholiques ; les congrégations religieuses commencent à saint Vincent de Paul. Les ordres religieux s'engageaient par des vœux indissolubles ; les congrégations ne lient que par des vœux de courte durée ; quelques-unes n'en reconnaissent d'aucune sorte. Les unes se proposaient pour fin la retraite ; les autres, enseignantes et hospitalières, se mêlent au peuple qu'elles assistent, instruisent et consolent. Les ordres religieux furent dans le cloître une des fortes colonnes catholiques au moyen-âge, un point d'appui du clergé ; les congrégations religieuses ont été la muse en action du christianisme dans la société civile. Les ordres religieux, par la science, avaient assuré les bases de l'édifice ; les congrégations religieuses en sont les riches épanouissements.

Le clergé, sans les ordres religieux, eût flotté aux vents du siècle ; le clergé, sans les congrégations, ferait moins sentir la divine puissance de la religion du Christ. Les congrégations rendent la morale évangélique palpable ; ils la font tomber sous les sens des ignorans, compréhensible aux esprits grossiers, croire aux incrédules. Les sœurs de la charité ont mis, à leur tour, les doigts dans les trous des plaies du Christ, pour témoigner que le Christ est là, leur sert de modèle, les inspire et les fortifie ; le clergé tient dans ses mains la cause dont elles sont l'effet. Le christianisme est l'arbre ; les sœurs de la charité en sont les fruits les plus beaux, les plus délicieux, les plus miraculeux.

Les congrégations sont si peu les ordres religieux que, quand les unes sont venues au monde, les autres en sont sortis. Elles sont nées d'eux ; elles ont vécu à côté d'eux aux dix-septième et dix-huitième siècles, comme des filles vivent à côté de leur père, qui bientôt descendra dans la tombe, et à qui les lois de la nature les destinent à survivre. Les ordres religieux, dans le dix-huitième siècle, perdaient chaque jour de leur puissance, de leur vigueur première, de leur vertu, avant de s'éteindre. Ils vivaient alors comme des vieillards étrangers à leur temps, et quand la révolution de 89 les abîma dans son sein, l'histoire ne recueillait, n'ensevelissait guère que des cadavres.

La révolution de 89 n'a détruit et pu détruire que ce qui n'était pas viable et durable ; sa puissance d'agression contre les vrais éléments sociaux n'aboutit qu'à constater la valeur de leur nature. Le christianisme a reparu brillant de toutes ses splendeurs derrière les décombres de 93, que Napoléon avait repoussés du pied. Le sol chrétien s'était renouvelé : la terre était fraîche et rajeunie, comme la terre où nous marchons est, un lendemain d'orage, plus fraîche et plus parfumée. Les congrégations religieuses s'y répandirent.

L'homme des batailles leur sourit, les sœurs de la charité épousèrent la gloire de l'Empire, enchanterent de leurs douceurs les blessures et la mort. Elles marchèrent, avec la grande armée, à la conquête du monde. Aujourd'hui elles marchent avec nous aux conquêtes de l'intelligence et de l'industrie ; elles s'enlacent aux institutions qui ont germé autour d'elles ; si elles fêchissent, c'est de jeunes-c, et non de vétusté.

Les congrégations religieuses, expression du christianisme, ne sont pas moins l'expression d'un besoin de notre nature, l'expression d'un besoin de notre société. Il n'est pas donné à tous d'entrer dans le grand courant social ; il est des âmes qui ne s'y sentent pas de vocation, des esprits qui y répugnent, des natures à qui les frottemens du monde font mal ou font peur. Il en est qui trouvent les places prises ; il en est dont l'organisation est si délicate, qu'ils n'y trouvent pas d'écho ; il en est qui désespèrent de pouvoir jamais occuper la place, à laquelle il sentent qu'ils pourraient prétendre au foyer de la famille. Il y a, en un mot, des célibataires de vocation, de nécessité et de nature. Le clergé appelle les uns ; mais le clergé, par les études qu'il exige, est une aristocratie dans son genre. A côté et autour de lui errent de pauvres âmes en peine auxquelles le monde est fermé matériellement ou moralement, et qui cherchent un issue. Les congrégations de femmes s'ouvrent aux unes, les associations d'hommes pourraient s'ouvrir aux autres. Vous vous plaignez, Monsieur, qu'il y ait 25,000 religieuses ; nous voudrions voir en sus 25,000 religieux aux mêmes conditons, c'est-à-dire rendant à la société les mêmes services.

D'une part, les congrégations d'hommes et de femmes répondent à un besoin de notre nature ; de l'autre, socialement elles procurent à la société ce triple avantage de désencombrer les voies les plus fréquentées, de pourvoir un bon nombre de ses membres, et enfin d'aider puissamment un grand nombre d'autres à porter leurs chaînes.

Les congrégations d'hommes et de femmes répondent si bien à un besoin de notre nature, qu'elles peuvent être pour plusieurs un préservatif, comme le furent les couvens, contre les passions mal satisfaites, la misère et la débauche. Combien dont le suicide a été la dernière raison, qui auraient trouvé dans les associations religieuses un refuge et un port tranquille !

Les associations religieuses sont un refuge, donnent une profession et constituent une force sociale ; mais elles possèdent en outre une vertu *sui générés*, une vertu propre, qui est le célibat. Oui, Monsieur, le célibat ; sans le célibat, point de régime hospitalier parfait ; sans le célibat, l'enseignement gratuit est difficilement réalisable ; sans le célibat, point de charité complète. Dans les hôpitaux et les hospices, tout célibataire non religieux répugne au régime sédentaire, à la vie qu'on y mène. Qui ne le comprend ? Quel triste chemin, n'est-ce pas, pour aller à la fortune, que celui de l'hôpital, convenez-en ? Et d'autre part, tout homme marié, hors le directeur et le médecin, qui s'y étalent, et y prennent leurs aises, convient mal au service des hôpitaux et hospices. L'homme marié y conomme double, quoi qu'on fasse, et y occupe trop de place. Les sœurs y réussissent si bien, et s'y trouvent si bien ! vous verrez que peu à peu les frères les y suivront. C'est la place du célibataire religieux, de ceux qui croient, que le chemin de l'hospice mène au ciel.

Et l'enseignement, Monsieur ! Ici, j'ai pour moi la statistique : la statisti-

que, ainsi que vous le savez déjà, donne 10,371 religieuses, et 2,136 frères dévoués à l'enseignement. C'est une preuve que l'enseignement s'accommoda du célibat. Mais ce n'est pas tout, voici d'autres célibataires enseignants, à qui le mariage pourrait convenir comme à vous, et qui ne se marient point. Sur 40,352 institutrices laïques, que nous avons vues se livrer à l'instruction primaire, 23,000, oui, vingt-trois mille—n'allez pas croire qu'on m'imprime mal—sont veuves ou célibataires ! Qu'en dites-vous, Monsieur ? Dans ce nombre figurent 8,860 institutrices n'ayant jamais été mariées, nombre presumé égal à celui des religieuses. Le célibat est si naturel à l'enseignement primaire, qu'il concourt à l'instruction des enfans dans la proportion colossale de 36.201 individus, hommes et femmes, contre 26,658 personnes mariées ! Maintenant, Monsieur, mettez-y un peu de franchise ; dites de quel côté sont les conditions les plus assurées de désintéressement, de zèle, de douceur, de piété, de moralité, (car la moralité compte dans l'éducation, et notamment dans celle des filles) dites si c'est du côté des jeunes institutrices laïques, non mariées, ou si ce ne serait pas plutôt du côté de ces 10,371 religieuses enseignantes, à qui s'adressent vos insultes ?

Enfin le célibat possède encore, socialement, un autre avantage apprécié des économistes. Chose étrange à dire ! de la même école d'ou sortirent les ennemis du célibat des prêtres, est sortie une école économique qui gémit de la population croissante. Cette école est dans l'erreur ; les moyens qu'elle indique d'arrêter la population ne sont pas moins contraires à la loi morale et matérielle qui régit les sociétés qu'à la loi naturelle. La population, dans le mariage, est chose sainte et inviolable. Soutenir le contraire, c'est pousser à l'individualisme une époque qui n'y est que trop portée. Nous dire : soyez pères le moins possible, c'est nous dire : soyez riches le plus possible, le plus vite possible ; vivez pour vous, pour vous seuls. On travaille ainsi à diminuer le chiffre des consommateurs, pendant que s'accroît la classe des producteurs qui n'écoute pas les économistes, et qui est placée d'ailleurs trop loin d'eux pour les entendre.

La réduction de la population par le célibat, au contraire, est toute morale, toute sociale, et conforme à la loi naturelle, exceptionnellement ; nous l'avons établi tout-à-l'heure.

Nous voudrions, nous, qu'à ces 20,000 religieuses que vous reprochez au gouvernement, qui n'y peut rien, vissent se joindre 25,000 frères enseignants, au lieu de 2,000 qu'ils sont, se répartissant dans nos hôpitaux et nos hospices, dans nos écoles élémentaires, dans les écoles industrielles et agricoles, qui n'existent qu'en germe, le dix-neuvième siècle se doit à lui-même de doter la France. Les 50,00 associés, dont nous gratifierait la religion de la majorité, comme on l'appelle, réunis aux 50,000 membres du clergé, formant, dit-on, les besoins du culte, constitueraient un prélèvement de 100,000 individus dévoués au célibat, sur 33 millions de Français. Nous comprenons le système de la réduction de la population conçue sur ce plan. Qu'il y ait d'un côté 100,000 célibataires religieux ; que de l'autre la population destinée au mariage ne se presse pas trop d'y aborder, et les économistes seront satisfaits.

Les mariages peuvent être retardés, mais à cette condition que l'éducation de la société sera faite autrement que par la police et les gendarmes. Que la jeunesse de France soit mieux instruite, mieux moralisée, et elle pourra at-

tendre, dans les ateliers des villes, où elle dépérit aujourd'hui et s'étiole de vices précoces, dans les campagnes, où est inconnue presque autant la pure innocence, elle saura atteindre l'âge où le mariage est possible, sans la pauvreté. Au clergé et aux associations religieuses, à celles-ci même avant le clergé, à maintenir le célibat chaste, à donner à la famille des enfans moraux, à l'État de dignes citoyens. A eux seuls n'en appartient pas la tâche, mais ils y doivent avoir la plus grande part.

Le clergé de France, les associations hospitalières et enseignantes, ce sont là, Monsieur, vos ennemis, vous les haïssez, vous les combattez à mort; et c'est pourquoi je vous poursuis devant vos électeurs. Je parlais, en commençant, Monsieur, de l'assérment définitif de la liberté, obtenu, de nos jours, sur les ruines des préjugés de toutes les sortes. C'est l'œuvre propre de la révolution de 1830, sinon elle n'aurait rien produit. Je crois encore à son accomplissement. Les chefs des partis en France se comprennent au fond; leurs dissentimens ne sont qu'à la surface. Ce sera une grande époque que la nôtre, si elle a l'intelligence à la fois de 1789, de la restauration et de l'empire; si elle embrasse de sa forte étreinte ces trois grandes phases, hommes et choses; elle, qui déjà fut assez sûre d'elle pour laisser sa lampe funéraire à la tombe de Louis XVI, relever la statue de Mirabeau, et redonner une patrie et un tombeau à Napoléon. Mais c'est à la condition que ne s'élèveront pas des voix discordantes pour mettre ce qui est jugé en question et nous faire reculer au lieu d'avancer.

Ainsi, Monsieur, je réclame à pleine voix, votre mise hors du parlement, de vos électeurs. Vous aviez dit, à Chartres: Arrière le clergé de France; et les électeurs de Chartres vous ont éconduit. Vous venez de crier à la tribune: Arrière les Filles de la charité; aux électeurs de Luçon à dire à leur tour: Arrière M. Isambert.

MARTIN DOIST.

PUSEYISME A CAMBRIDGE.

Depuis que nous avons entretenu nos lecteurs des questions religieuses qui s'agitent en Angleterre, plusieurs faits d'une haute portée ont prouvé que l'école puseyiste y fait de rapides progrès. Nous apprécierons prochainement certaines manifestations qui ont éclaté dans l'Eglise anglicane, au sein même de l'épiscopat; nous nous bornons aujourd'hui à reproduire quelques nouvelles qui montrent que l'Université de Cambridge entre dans ce mouvement pour seconder l'école d'Oxford. Espérons que les deux premières universités d'Angleterre seront bientôt unies pour faire triompher la cause de la vérité! Le *Journal des Villes et des Campagnes* résume, dans l'article suivant, les circonstances qui ont fait naître et qui ont fortifié dans l'Université de Cambridge le parti des nouvelles doctrines:

«..... Le puseyisme a d'abord été enseigné à Cambridge par la célèbre société (*camden society*) établie dans son sein pour travailler à la réforme de l'architecture ecclésiastique protestante. Les publications de cette association sont généralement empreintes d'un esprit excellent, quelquefois même très catholique; à travers les considérations archéologiques, ses écrivains combattent les préjugés protestans, et s'inspirent des doctrines catholiques afin de relever l'art de la dégradation où la réforme l'a fait tomber. Nous lisons par exemple, dans le second numéro du recueil: *Quelques mots aux fabricans sur les églises et leur ameublement*, les lignes suivantes:

“ Quelques églises, ou plutôt des maisons de prédication, car elles ne méritent pas d'être appelées maisons de prières, ressemblent beaucoup plus à des salles de bal ou de concert qu'à toute autre chose. A l'intérieur, elles sont remplies de galeries et de loges confortables ; au dehors, un large portique est disposé de manière à abriter les personnes qui arrivent avec orgueil et fracas dans leurs équipages...”

“ Toutes les anciennes églises, lisons-nous ailleurs, étaient dédiées à Dieu, en l'honneur de quelque saint. Aujourd'hui, dans la plupart des localités, il n'y a pas une âme qui sache le nom du patron de l'église ; et, ce qui est pire encore, nous avons lu dans une vœueristie une longue inscription puritaine où l'on se moque de saint Alkmund, à qui l'église est dédiée !”

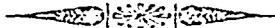
“ Nous pourrions multiplier les citations et montrer par de nombreux extraits que la tendance des écrits publiés à Cambridge par cette société est absolument la même que celle de l'école d'Oxford. Les savans théologiens des deux universités veulent *déprotéstantiser* le protestantisme.

“ La société des *cambridgistes* peut être regardée comme le foyer du puseyisme à Cambridge et son influence sur les membres de l'université, professeurs et étudiants, a été grande. Si nous ne nous trompons, il y a environ dix-huit mois que, dans un meeting, M. Georges Spencer communiquait aux catholiques d'Angleterre une lettre de Cambridge, qui déjà remplissait d'espérance le cœur de ce vénérable ecclésiastique ; mais, depuis dix-huit mois, le mouvement des esprits a été progressif, ainsi que le prouvent les lignes suivantes, que nous citons d'après une lettre écrite de cette célèbre université.

“ Les hommes de notre Université, jusqu'à ce jour les plus hostiles aux doctrines d'Oxford, c'est-à-dire au retour vers les idées catholiques, semblent entièrement changés ; et quoique ceux qui se déclarent hautement les adeptes du docteur Pusey soient en petit nombre, l'opposition générale qui prévaut dans Cambridge, c'est que les puseyistes *pourraient bien avoir raison*. Une circonstance récente a puissamment contribué à grossir le parti d'Oxford. M. Schofield, un des plus célèbres professeurs de l'Université, a fait une série de discours contre l'enseignement des puseyistes, discours qui ont complètement manqué l'effet que l'on en attendait, ou du moins qui ont opéré précisément dans un sens contraire. Les esprits restés dans le doute espéraient voir jaillir quelque lumière des controverses de notre théologien, mais la tâche semblait au dessus de ses forces, et le ciel a permis que la faiblesse de ses argumens fit triompher la cause qu'il voulait combattre. Depuis lors, le nombre des puseyistes a doublé, triplé. Les ouvrages d'Oxford font fureur ici ; et ce qui est plus remarquable, c'est que tous les vieux ouvrages de théologie catholique, qui se trouvaient chez nos libraires et bouquinistes, ont été vendus à nos étudiants, qui se les disputaient ; des commissions fort importantes ont été données à l'étranger pour faire venir des livres catholiques.

“ Un des professeurs de théologie vient de recommander à tous les étudiants, qui se disposaient à recevoir les ordres, d'avoir le *MISSAL* et le *MÉNÉTRIER ROMAIN*, ainsi qu'un exemplaire des *Canon* du concile de Trente et de son *Catéchisme*.”

“ Ces faits caractérisent bien la nature du mouvement religieux de l'Angleterre, et ils justifient l'espérance qu'exprimait M. O'Connell, dans le grand meeting de l'Institut catholique de Londres, quand il dit : “ Avant de mourir j'entendrai le grand messe dans la fameuse abbaye de Westminster. ” Univers.



M. MACAULAY.—HISTOIRE DU PROTESTANTISME PAR UN PROTESTANT.

Dans les 50 premières années les progrès du protestantisme ont été rapides. “ Un demi-siècle environ après la grande séparation, dit M. Macaulay, les gouvernemens et les peuples protestans l'emportaient au septentrion. Dans le midi, les gouvernemens et les peuples étaient animés du plus vif amour pour l'antique Eglise. Entre ces deux régions hostiles s'étendait un vaste terrain sur lequel la lutte était ardente. En France, en Belgique, dans l'Allemagne méridionale, dans la Hongrie et la Pologne, la victoire était en core incertaine. Les gouvernemens de ces contrées n'avaient point renoué à la communion de Rome ; mais les protestans y étaient nombreux, hardis, puissans et actifs. En France, ils formaient une république au sein du royaume, occupaient des places fortes, pouvaient mettre en campagne des armées

nombreuses, et traitaient avec leur souverain presque sur le pied d'égalité. Dans la Pologne le protestantisme devait incessamment remplacer le catholicisme. L'état des choses était à peu près le même en Bavière. Les protestans avaient la majorité dans l'assemblée des États, et demandaient au duc, pour prix de leur votes de subsides, des concessions en faveur de leur religion. Dans la Transylvanie, la maison d'Autriche ne put empêcher la diète de confisquer d'un seul coup, par un décret, les biens de l'Eglise. Dans l'Autriche proprement dite, on ne regardait guère, comme sincèrement attaché au catholicisme, qu'un trentième de la population. Parmi les Belges, les partisans des opinions nouvelles se comptaient par centaines de mille.

« L'histoire des deux générations suivantes est l'histoire de la grande lutte dans laquelle le protestantisme, possédant le nord de l'Europe, et le catholicisme occupant le midi, s'efforcèrent de demeurer maîtres du territoire neutre qui s'étendait entre eux..... Dans le principe, les chances paraissaient toutes en faveur du protestantisme ; cependant la victoire resta à l'Eglise de Rome. Elle triompha sur tous les points. Si nous nous avançons encore d'un demi siècle, nous la trouvons victorieuse et reine en France, en Belgique, en Bavière, dans la Bohême, l'Autriche, la Pologne et la Hongrie. Et le protestantisme, pendant les deux siècles qui suivirent, n'a pu reconquérir rien de ce qu'il avait perdu.

« Il ne faut pas non plus dissimuler que ce merveilleux triomphe de la Papauté doit être attribué principalement, non point à la force des armes, mais à l'influence prépondérante de l'opinion publique. Durant les cinquante années qui suivirent la réforme, l'instinct des nations qui habitent au nord des Alpes, les emportaient rapidement vers de nouvelles doctrines. Puis tout à coup un revirement complet les entraîne, avec non moins de rapidité, dans une direction opposée. Ce mouvement, dans l'un et l'autre cas, ne dépendait pas de l'issue des batailles et des sièges. A peine la défaite de Mühlberg arrêta-t-elle un instant les protestans, et la réaction catholique ne fut point entravée par la destruction de la flotte espagnole. Il est difficile de dire laquelle des deux fut la plus vive, de l'attaque ou de la retraite. Cinquante ans après cette même séparation, le protestantisme se maintenait à peine sur les plages de la Baltique. » « Et rien, en vérité, si ce n'est la politique de la cour de Rome, n'auraient pu soutenir des doctrines pareilles contre de pareils assauts. »

Nous ne suivons pas l'auteur dans l'explication qu'il trouve à ces résultats : nous nous contenterons de recueillir un aveu qu'il laisse échapper :..... Parmi les princes protestans, il y en avait peu, il n'y en avait aucun peut-être qui fût protestant de cœur et sincèrement. Elisabeth elle-même était plutôt protestante par politique que par conviction.... L'électeur de Saxe, le chef naturel du parti protestant en Allemagne, ne refusa pas, lors de la crise la plus importante de la lutte, de devenir l'instrument des papistes. Parmi les souverains catholiques, au contraire, on remarque un zèle religieux poussé souvent jusqu'au fanatisme. Le papisme de Philippe II était bien différent du protestantisme d'Elisabeth.... L'empereur Ferdinand II risqua plus d'une fois, sans hésiter, son trône, plutôt que de faire la moindre concession à l'esprit d'innovation religieuse. Sigismond de Souabe perdit une couronne qu'il pouvait conserver, s'il avait voulu renoncer à la religion catholique. En un

mot, du côté des protestans, ce ne sont plus que symptômes de langueur ; du côté des catholiques, tout est ardeur et dévouement.

Mais peut-être que depuis ce tems là les choses ont changé ; peut-être qu'un retour au protestantisme, s'opère en ce moment ? Le traité de Vienne n'a-t-il pas consacré la prépondérance protestante ? Sans compter la Russie, la Prusse, la Hollande. L'Angleterre, Genève n'ont-elles pas obtenu la domination sur des provinces catholiques ? Voilà en effet ce qu'ont pensé des princes aveugles ou impuissans. Cependant écoutez l'*Europe protestante* :

« Il est certain que, depuis la mort de Louis XIV (1715) le catholicisme ne s'est jamais trouvé en plus belle position qu'aujourd'hui. En France, il commence à étudier sérieusement ; il tient la porte de ses grands et petits séminaires close en dépit de l'Université, il a pour lui la loi de l'instruction primaire et presque toutes les écoles, et la consommation des hosties a beaucoup augmenté dans les églises de Paris depuis 1830. (1) En Angleterre, il siège au parlement, et l'on sait ce qu'il traite en Irlande ; en Hollande, il n'a jamais eu tant d'églises et de prêtres ; en Belgique il est souverain et tient les écoles, presque sans exception, sous son joug ; en Autriche à l'instigation des Jésuites, il ordonne des émigrations protestantes ; dans les Provinces rhénanes, la Prusse n'est pas au terme de la lutte ; à Genève, le catholicisme a droit de cité ; çà et là en Allemagne il ramène les Jésuites...—Certes, le moment est venu de crier : *À vos tentes, Israël !* »

Mais vous écrivez en vain : M. Macaulay vous répond qu'il en doit être ainsi, et vous apporte des fait plus désespérans encore :

« L'Église catholique envoie à cette heure, jusqu'aux extrémités du monde entier, ses missionnaires non moins zélés que ne l'était cet Augustin qui débarqua à Kent avec ses compagnons. Elle affronte les puissances qui lui sont hostiles avec le même courage qu'elle montra jadis vis-à-vis d'Attila. Le nombre de ses enfans est plus grand qu'il n'a jamais été. Ses conquêtes dans le Nouveau-Monde ont plus que compensé les pertes éprouvées dans l'ancien. Son pouvoir spirituel s'étend sur les vastes contrées qu'on rencontre entre les plaines du Missouri et le cap Horn, contrées qui, d'ici à un siècle, contiendront probablement une population aussi considérable que celle de toute l'Europe. Elle ne compte pas moins de cent cinquante millions de disciples : et il serait bien difficile d'établir que toutes les autres sectes chrétiennes réunies arrivent à cent millions. Nous n'apercevons rien qui indique la fin prochaine de sa longue domination. Elle a vu naître toutes les autorités et toutes les institutions ecclésiastiques qui existent aujourd'hui dans le monde, et nous ne voyons pas de raison qui puisse l'empêcher d'assister à leur trépas. Elle était grande et respectée avant que les Saxon n'eussent posé le pied dans la Grande-Bretagne, avant que les Francs n'eussent passé le Rhin, alors que l'éloquence grecque florissait à Antioche, et que les idoles étaient adorées dans les temples de la Mecque. Elle pourra de même exister non moins pleine de vie qu'à présent, alors que le voyageur de la Nouvelle-Zélande viendra s'asseoir, au milieu d'une vaste solitude, sur quelque pilier en débris du pont de Londres, pour dessiner sur son *Album* les ruines de l'église Saint-Paul.

Univers.

(1) Ce fait si consolant pour les catholiques, est incontestable : il est à notre connaissance personnelle que telle paroisse de Paris qui, avant 1830, ne comptait pas 1500 communions pendant la quinzaine de Pâques, en a eu près de 10,000 en 1846.

PROPAGATION DE LA FOI.—Il y a huit jours, Mgr. Polding, archevêque de Sidney et métropolitain d'Australie, dont nous parlions dernièrement, a assisté à une séance extraordinaire du conseil central de Paris, pour l'œuvre de la Propagation de la Foi. Le prélat a rendu compte des résultats consolans et vraiment merveilleux, obtenus par l'action du clergé catholique sur cette terre dont la population se compose, pour la plus grande partie, de criminels qui ont subi leur peine, et que viennent grossir tous les jours des flots de déportés. Là où, il y a quelques années seulement, les deux ou trois prêtres associés à Mgr. Polding n'obtenaient encore que deux cents communions pascales, elles s'élèvent aujourd'hui au nombre de 23,000, sur une population catholique totale de 50,000 âmes environ. Mais ce qui est vraiment curieux et consolant tout à la fois, c'est de voir les troupes de déportés, qu'y amènent les flottes d'Angleterre, soumis immédiatement, sous la direction de l'évêque catholique, à une série d'exercices spirituels, où leur tenue édifiante excite l'étonnement et la jalousie des impuissans ministres du protestantisme. Aussi la faveur du gouvernement anglais est-elle acquise au clergé catholique ; car il ne trouve que dans son sein des auxiliaires capables de le seconder dans ses tentatives de régénération, et les heureux essais de son système pénitentiaire. Mais les grands développemens, que le catholicisme a pris en Australie, ont engagé le Saint-Siège à y créer deux nouveaux évêchés ; et un troisième y sera établi, dès que les ressources de l'œuvre de la Propagation de la Foi lui permettront de subvenir aux frais de cette fondation, et à ses besoins ordinaires. C'est pour entretenir le Souverain-Pontife de ces nécessités, et emmener avec lui quelques nouveaux auxiliaires, que Mgr. Polding est venu en Europe.

Il y a quelques jours aussi que Mgr. Walsh, évêque coadjuteur de la Nouvelle-Ecosse, avait assisté à une séance du conseil central de Paris, et l'avait entretenu de l'état de ce vicariat apostolique, où se manifestait depuis longtemps le besoin d'un second évêque, qui prit une partie du fardeau confié à Mgr. Frazer. C'est ainsi que tous les évêques qui abordent en Europe, ou qui en partent pour les nombreuses missions, que soutient l'œuvre de la Propagation de la Foi, viennent au sein des conseils centraux de Paris et de Lyon, payer un tribut d'édification et de reconnaissance, en échange de l'appui que leur prête cette grande institution catholique, qui étend aujourd'hui ses bienfaits sur tous les points de la terre, où se trouvent des parties souffrantes du corps de l'Eglise.—*Univers.*

—L'association de la Propagation de la foi a porté son attention sur l'état embarrassé du diocèse du Détroit (Etats-Unis); elle vient d'allouer, par le conseil central de Paris, plus de 53,000 fr. à l'évêque administrateur de cette église.

Elle a aussi alloué, par le même conseil, à Mgr. Whelan, récemment appelé au vicariat apostolique de Bombay, la somme de 16,250 fr., pour l'aider à subvenir aux immenses besoins de sa mission. En annonçant cette nouvelle, l'*Evening-Post*, journal de Dublin, fait les réflexions suivantes :

« Quel glorieux titre pour les catholiques de France que d'avoir fondé une association qui unit, d'une manière si intime, les catholiques du monde entier ! De la baie d'Hudson à l'Australie, et de la Jamaïque à la Chine, toutes les missions catholiques ont les yeux tournés vers la France et reçoivent des

secours de cette puissante institution. Sans sa généreuse assistance, nos propres colonies seraient privées des consolations religieuses. C'est avec reconnaissance que nous avons vu l'œuvre de la Propagation de la Foi allouer, l'année dernière, une somme considérable aux missions de l'Ecosse; l'Angleterre a aussi pris part à ses bienfaits. Mgr. Walsh, nous le disons avec plaisir, a aussi reçu une somme considérable pour la mission de la Nouvelle-Ecosse."

Ce dernier pays formait naguère un vicariat apostolique, confié au zèle du docteur Fraser, évêque de Tanen. La cour de Rome a jugé convenable d'y ériger un siège épiscopal, qui est fixé à Halifax, et il a donné à Mgr. Fraser, premier évêque de cette ville, un coadjuteur dans la personne de Mgr. Walsh, évêque de Maximianopolis. Le digne prélat, qui se trouvait à Paris, a récemment assisté à une séance extraordinaire du conseil central de l'œuvre de la Propagation de la foi, et il a payé un tribut d'édification et de reconnaissance, en échange de l'appui que prête aux missions lointaines cette grande institution catholique. *Journal des Villes et des Camps.*

ROME.—Une lettre particulière de Rome annonce que M. l'abbé Ratisbonne vient d'être décoré, par le pape, de la croix de Saint-Sylvestre, ordre pontifical que Sa Sainteté a renouvelé. *Journal des Villes et des Campagnes.*

—Pendant son séjour à Rome, Mgr. de Forbin-Janson, évêque de Nancy, a recueilli les témoignages les plus marqués de la bienveillance du Souverain-Pontife. Sa Sainteté s'est entretenue avec lui de ses laborieuses missions du Nouveau-Monde, dont les succès ont été si grands et si consolans; missions conduites par Mgr. de Janson avec un zèle qui ne connaissait ni fatigues ni sacrifices. Le Saint-Père a fait don au vénérable prélat de son portrait dans un médaillon d'or. *Journal des Villes et des Campagnes.*

—L'*Annuaire romain* vient de paraître. Nous en extrayons les détails suivans :

“ Le 13 septembre prochain, notre Saint-Père le Pape aura accompli sa 77e. année. Il y a onze ans qu'il occupe la chaire de saint Pierre. Le sécrétariat collégial compte aujourd'hui 60 cardinaux, 6 cardinaux évêques, 43 cardinaux prêtres et 11 cardinaux diacres. Le plus âgé des cardinaux est le cardinal Ruffi, qui a 87 ans; le plus jeune, le cardinal Schwarzenberg, a 33 ans. Les âges réunis de tous les cardinaux présentent le nombre de 3,580 années. La moyenne de leur âge est donc de 59 ans 2/3. ” *Univers.*

ANGLETERRE.—A la fin de la séance de la chambre des communes, du 25 juillet, sir Crawford a appelé l'attention sur la détresse qui régnait en Irlande. M. O'Connell a dit à cette occasion : “ La misère dont on parle doit être attribuée au manque de travail. Je sais que le gouvernement fait d'honorables efforts pour soulager les malheureux. C'est pourquoi je n'appuierai pas la motion. ” *Univers.*

—Nous ne saurions passer sous silence la discussion qui a eu lieu, le 20 juillet, dans la chambre des communes. A l'occasion de la subvention annuelle (deux cent vingt cinq mille francs) accordée au collège catholique irlandais de Maynooth, M. Plumtre, soutenu de sa dévote phalange, a reproduit à la tribune le discours qu'il prononce périodiquement à chaque session, contre cette allocation. La monomanie de M. Plumtre n'est pas sans

analogie avec celle de M. Isambert, qui ne vote jamais le budget des cultes qu'après avoir crié à l'envahissement du clergé. Mais il ne faudrait pas conclure, de ce que le parlement anglais possède ses Isambert et ses Tascheureau, que les dissidences religieuses, jadis si vives en Angleterre, ne tendent pas à s'effacer, et qu'il ne s'est pas fait un immense progrès dans cette voie depuis quelques années. Il suffit de comparer ces débats à ce qu'ils étaient, il y a vingt et trente ans pour s'assurer du prodigieux changement qui s'est fait dans les esprits — Depuis quarante ans le parlement anglais alloue la modique somme de huit mille neuf cent vingt-huit livres sterling à la catholique Irlande pour l'aider à élever son clergé. N'est-ce pas là un acte d'une grande libéralité de la part d'un gouvernement qui a confisqué au profit de l'établissement anglican tous les biens et tous les revenus de l'Eglise d'Irlande, et qui, non content de cette spoliation sacrilège, contraint l'Irlande à subvenir aux frais d'un culte étranger à sa population. M. O'Connell, à qui est revenu toute la gloire du débat soulevé par M. Plumptre, observait avec beaucoup de raison, qu'en principe il était disposé à voter contre l'allocation ; mais que s'il consentait à ce que les anglicans ne vinssent pas au secours des catholiques, il fallait au moins laisser à ces derniers la même faculté vis-à-vis des protestans. Il a été facile à M. O'Connell de faire justice des calomnies qui, dans la discussion, ont été jetées au clergé catholique de l'Irlande ; il a fièrement vengé sa foi des injures que lui lançait l'ignorance ; et si son langage a été parfois empreint de violence, c'est qu'il avait été attaqué avec violence et grossièreté. Comment ne pas sortir des bornes de la modération, quand on entend dire à M. Plumptre que les doctrines enseignées par le clergé catholique tendent à détruire l'allégeance due à la couronne, quand un M. Batterson vient assurer à la chambre que les principes inculqués à Maynooth sont hostiles aux institutions du pays, quand un honorable baronet prétend que l'enseignement du collège irlandais renferme des doctrines (*heathly doctrines*) ? Après avoir lu les discours de ces trois honorables représentans de la bigoterie anglicane, on s'étonne encore de la réserve avec laquelle a parlé M. O'Connell, quand il s'est écrié :

“ Nous avons été provoqués ; nous avons enduré beaucoup. N'est-ce donc rien que de voir les Anglais élever leurs fils dans les sentimens d'animosité et de rancune contre nous. Quels sont les crimes dont on n'aït pas accusé les catholiques ? Vous dites que que pouvez les prouver ! Et moi je dis que c'est un vil mensonge. Celui qui avance de pareilles calomnies est un mécréant, indigne de vivre au milieu d'une nation civilisée. Je me permettrai de dire au représentant de Londonderry (M. Batterson) : vous avez mal commencé votre vie ; vous l'avez commencée par des calomnies contre un clergé estimé et aimé de ses ouailles, contre un clergé qui, pendant que la peste décimait les populations, et quand tout le monde fuyait, est resté pour consoler le peuple. Honte à ceux qui vous ont élevés ! Vous dites que les prêtres élèvent le peuple irlandais dans l'obsécinité ; mais cette obsécinité n'existe que dans votre vile et bestiale imagination. J'ai vu, quand M. Batterson est descendu de la tribune, plusieurs membres de l'administration applaudir ce jeune homme. Le peuple irlandais apprendra cette circonstance avec dégoût.

“ Le gouvernement doit voir à quelle sorte de partisans il a affaire en Ir-

lande. Pourquoi donc ces gens ne pratiquent-ils pas leur propre religion ? Pourquoi ne disent-ils pas leurs prières ? Le séminaire de Maynooth et ses professeurs ne répondent que par une souveraine indifférence, qui ne va pas même jusqu'au mépris, à ces calomnies dont on accable la religion de la grande majorité des chrétiens, répandus dans toute la terre, contre cette religion qui a survécu en Irlande à toutes les épreuves, contre cette religion qui a été celle de vos pères à tous. J'aurais mieux aimé voir jeter aux chiens cette misérable somme de 3,000 livres que de voir s'élever une pareille discussion ; mais quand les catholiques seront attaqués, ils ne reculeront pas.

“ Un membre de la chambre a accusé d'immoralité les doctrines catholiques. Je ne répondrai pas, dans cette enceinte, à une pareille assertion ; mais je suis prêt à discuter publiquement cette thèse, si l'honorable membre veut bien accepter un rendez-vous. Nous pourrions choisir, pour ce débat, *Exeter Hall* (le plus vaste amphithéâtre de Londres), s'il plaît au présentant d'Exeter d'obtenir le local à cet effet. Je voudrais, qu'au lieu d'accusations vagues, les attaques portassent sur quelque point, il me serait alors plus facile de vous satisfaire. Mais sachez bien que vos calomnies n'excitent que notre dédaigneux mépris. Vous pouvez attaquer les catholiques, mais vous ne les vaincrez jamais.”

Un membre de la chambre a reproché à M. O'Connell le discours qu'il a prononcé dans le dernier meeting de l'Institut catholique, dans lequel il exprimait l'espérance de voir un jour célébrer la messe dans l'abbaye de Westminster. M. O'Connell a répliqué en montrant le grand mouvement de l'Angleterre, et en renvoyant ceux qui niaient ce mouvement à ce qui se passe à Oxford et aux écrits de ses illustres professeurs. *Univers.*

DÉTRESSE PUBLIQUE EN ANGLETERRE.—La détresse est partout en Angleterre. A Liverpool, une réunion immense s'est tenue dans le but d'adresser à la reine Victoire une supplique, afin d'obtenir qu'elle ne renvoie pas le parlement, sans que quelque mesure ait été adoptée pour soulager le peuple. Plusieurs orateurs s'en sont pris aux tories. L'un d'eux, le colonel Williams, a dit que le secret de la misère du peuple se trouve dans l'énorme augmentation de la dette nationale sous le ministère de Pitt. “Voilà, s'est-il écrié, voilà l'homme qui a appauvri l'Angleterre !” Un autre a donné lecture d'un mémoire à la reine ; ce document résume tous les griefs des classes populaires ; il devait être envoyé au duc de Sussex, avec prière de le présenter à S. M.

Il s'est tenu aussi à Manchester une grande réunion ayant le même objet. M. Robert Gardner, qui la présidait, a déclaré que, si des mesures efficaces n'étaient pas adoptées avant l'hiver, les trois quarts des manufacturiers de cette ville et des environs seraient obligés de fermer leurs établissements. Il a été décidé que les députés de Bury, Rochdale, Arrington, Bolton et d'autres places seraient invités à se joindre à ceux de Manchester.

Dans cette dernière ville, le bureau de charité fait distribuer des soupes à huit heures, et, dès cinq heures du matin, il vient des malheureux, d'une distance de plus de sept milles, pour être admis à la distribution. On voit appendus aux fenêtres d'un grand nombre de maisons des écriteaux sur lesquels on lit en gros caractères : “ On ne paie ici ni les contributions directes, ni la taxe du revenu.”

Tous les ateliers des mines de lord Vernon à Posynton ont été fermés. 600 individus se trouvent sans ouvrage.

A Stockport, il y a eu une réunion tenue dans le même but que celle de Manchester.

Dans une réunion semblable, à Leeds, M. Koldforth a soutenu que, si l'Angleterre consentait à recevoir le blé de l'Amérique, en échange des produits des fabriques anglaises très-recherchées en Amérique, la misère ne serait pas aussi grande. M. Green a dit que, depuis 30 années, il avait toujours pu, étant dans les affaires, occuper 200 personnes au moins. Maintenant il n'a pas d'ouvrage à leur donner.

A Coventry, s'est tenue une grande réunion où l'on a aussi discuté sur les moyens de soulager la détresse des ouvriers. On a décidé qu'une pétition serait adressée à la reine.

M. Rucking, chartiste, s'est levé et a prononcé ces paroles qui ont été couvertes d'applaudissemens bruyans :

« La première chose à faire, c'est d'avoir à tout prix du pain pour le peuple, qui meurt de faim ; il faut au peuple du pain, et il en aura. Ni la police, ni la Yeomanry, ni la troupe, ni la cavalerie ne sauraient résister à ce cri universel et impérieux : Du pain !

Dans la ville, on lit, à tous les coins de rue, un placard ainsi conçu : « *Inanition ! Inanition !* »

Les ouvriers qui travaillent au verre et au fer à Gateshead n'ont plus d'emploi. Une souscription a été ouverte pour les premiers secours à leur donner. A Tottenham, à Paddington, comme à Londres, l'association contre les loix des céréales tient de fréquentes séances.—*Journal des Villes et des Camp.*

ESPAGNE.—M. l'évêque de Plasencia, qui, à l'exemple de plusieurs de ses collègues, avait adressé au gouvernement une protestation en faveur des droits de l'Eglise et du clergé d'Espagne, ne pouvait échapper à la persécution décrétée par les révolutionnaires. Le tribunal suprême de Madrid vient de le condamner à deux années de bannissement loin de son diocèse. Et l'on prétend que le gouvernement a ouvert, avec la cour de Rome, des pourparlers de nature à faire croire à la reprise des communications diplomatiques avec le Saint-Siège ! La première condition de ce rapprochement ne devrait-elle pas être la suspension des violences exercées contre le clergé ?

Journal des Villes et des Campagnes.

AFRIQUE.—Des nouvelles du cap Palmas, en date du 23 mars derniers, annoncent l'arrivée sur cette côte d'un prêtre catholique, qui est accompagné de plusieurs catéchistes. Leur premier soin a été d'étudier la langue du pays et d'élever une habitation où ils se livrent aux exercices de la religion.

Les sauvages les ont accueillis avec bienveillance et curiosité. Le roi, les chefs et les anciens du pays leur rendent de fréquentes visites, et ne se lassent pas d'admirer le zèle qui les a déterminés à s'éloigner ainsi de leur pays, dans le but de leur apporter les usages des contrées lointaines. Les indigènes se rendent en foule aux cérémonies religieuses des missionnaires.

Le culte de cette peuplade paraît être horrible ; ils ne craignent et n'adorent que le diable. C'est le génie du mal, qui, d'après leur tradition, tue tous ceux qui meurent. Leurs docteurs pratiquent le sortilège et entretiennent chez eux

les superstitions les plus grossières. Ces sauvages sont, du reste, des hommes d'une fort belle constitution, naturellement intelligens et industrieux.

Voilà un nouveau champ ouvert aux travaux apostoliques. Demandons au ciel que la vraie foi y répande bientôt ses rayons bienfaisans!

Journal des Villes et des Camps.

—●—●—●—
V A R I E T E S .

UN PRÉSAGE.—Un fait assez extraordinaire est arrivé ces jours-ci à Metz. Un oiseau de proie, qui planait au dessus de la cathédrale, rencontra en s'abaissant la pointe d'un paratonnerre, et s'y enferra. A ses cris, d'autres oiseaux accoururent et volèrent longtems autour de lui, comme pour lui donner secours; mais, malgré ses efforts, il ne put se dégager et mourut bientôt sur son paratonnerre, où il est encore. *C. de la Meurthe.*

PHÉNOMÈNE.—On écrit de Venise: "Il n'est bruit ici que d'un phénomène physiologique qui est peut-être sans exemple, savoir le renouvellement complet de la denture en une personne âgée de 90 ans révolus, la sœur Téoslosia, du couvent des Carmélites de notre ville; et, ce qu'il y a encore de remarquable, c'est que la même religieuse avait aussi vu se renouveler toutes ses dents à l'âge de 47 ans et à celui de 63 ans, de sorte qu'elle a éprouvé la dentition cinq fois dans sa vie. Le médecin en chef de l'infirmerie du couvent des Carmélites, M. Gian-Baptista Podraceca, qui est maintenant âgé de 87 ans, et qui a été attaché à cet établissement pendant 52 années, vient de publier, sur les trois reproductions extraordinaires des dents chez la sœur Téoslosia, une brochure en langue latine, dont il se propose d'adresser un exemplaire aux principales académies de médecine."—*Journal des Villes et des Campagnes.*

—●—
PETIT SÉMINAIRE OU COLLÈGE DE STE. THÉRÈSE.

LES CLASSES s'ouvriront à cet ÉTABLISSEMENT, le QUINZE de SEPTEMBRE prochain. Monseigneur de Montréal, ayant égard aux désirs qui lui ont été manifestés, consent à ce que, outre les SÉMINARISTES qui doivent former un corps séparé, on admette les autres enfans pour y recevoir leur ÉDUCATION: le *costume* de ces derniers devra être uniforme, et semblable à celui en usage à St. Hyacinthe, à l'Assomption.

Ste. Thérèse, 29 août, 1842.

—●—
AVIS A MM. DU CLERGE.

LE SOUSSIGNÉ a l'honneur d'informer les MESSIEURS DU CLERGE qu'il reçoit à l'instant les EFFETS D'ÉGLISES qu'il attendait depuis les printemps, qui consistent en un bel assortiment de Chandeliers et Croix pour autels, Calices, Ciboires, Ostensoirs, Burettes, Porte-Dieu, Ampoules, Bénitiers, Cartons d'autels, Encensoirs et autres articles de ce genre; et aussi un bel assortiment de Draps d'or et d'argent, Gallons d'or et d'argent, et de différentes dimensions.

JOSEPH ROY.

Montréal, 11 août 1842.

PROPRIÉTÉ DE J. C. PRINCE, PRÉC. DE L'ÉVÊCHÉ. } MONTREAL:
IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET, IMPRIMEUR. } RUE ST. DENIS.